



## LITTÉRATURE

# « Je suis et resterai un indéfectible Cubain »

Leonardo Padura était en France pour présenter son dernier livre *Hérétiques*. En observateur scrupuleux, il parle sans tabou et sans langue de bois de son pays et de son histoire.

**V**otre roman *Hérétiques*, au-delà de la question du dogme, questionne la notion de liberté, de l'individu ou du groupe ...

**LEONARDO PADURA** La liberté est un élément essentiel de la condition humaine. Nul ne cesse d'être libre volontairement et la privation de liberté est liée à des circonstances extérieures, pas que politiques. Cela a à voir avec l'épanouissement de l'individu. Je ne voulais pas cantonner le livre au seul angle politique. Je voulais que les dimensions humaines, sociales et philosophiques soient les fils conducteurs de cette histoire.



AFP

**Leonardo Padura**  
Écrivain

**Peut-on dire que c'est le roman d'une certaine désillusion ?**

**LEONARDO PADURA** D'une désillusion intergénérationnelle. L'histoire met en scène deux générations qui se suivent et

vivent une expérience totalement différente.

Mario Conde (le détective, personnage récurrent dans les écrits de Padura - NDLR) a cru à la révolution. Il y a participé jusqu'au moment où l'édifice s'est effondré sous ses pieds dans les années quatre-vingt-dix. Conde, comme tous ses concitoyens, a subi de plein fouet les pénuries et, dans un même mouvement, découvert la réalité du « socialisme réel ». Judit est née dans ces années-là et n'a pas vécu cette histoire. On mesure, entre l'itinéraire de ces deux personnages, l'évolution de la société cubaine. Tous les interdits de la génération de Conde n'existent plus. La génération actuelle est plus libre. Elle vit dans un pays plus chaotique, mais il est plus facile de s'épanouir personnellement. Conde ne comprend pas très bien cette jeunesse mais, avec son intelligence, son intuition, il tente de le faire.

**Vous brossez le portrait de cette jeune génération qui se retrouve le soir, Avenida G, en déshérence...**

**LEONARDO PADURA** La jeunesse, en général et d'où qu'elle soit, a peu conscience du futur.



L'AVENUE DES PRÉSIDENTS COMMUNÉMENT APPELÉE PAR LES CUBAINS AVENIDA G DU NOM DU DIRIGEANT JOSÉ MIGUEL GÓMEZ. PHOTO BEATRIZ VERDE LIMÓN

Elle vit l'instant, le temps présent. Et cette jeunesse qui se retrouve Avenida G essaie de vivre dans un pays compliqué, économiquement asphyxié. Ce qui, du temps de Conde, procédait d'une logique cartésienne, dans le sens où la société organisait une vision d'avenir s'est effondré peu à peu. Voilà pourquoi les jeunes Cubains ne regardent pas l'avenir comme leurs aînés, parce que, la plupart du temps, ils n'ont pas d'avenir. Cela se traduit par une irrépressible envie de partir, au point que quitter l'île devient une solution pour son accomplissement personnel. Ceux qui émigrent sont les jeunes les plus instruits, formés. C'est une perte énorme pour le présent et le futur du pays.

**On a le sentiment, à vous lire, que cette jeunesse fait partie d'une petite bourgeoisie qui ne dirait pas son nom...**

**LEONARDO PADURA** Je ne crois pas. Certains sont capables de se priver de nourriture pour pouvoir se payer des fringues griffées. Ils ont deux paires de chaussures, de la marque

Nike ou Converse quand la génération de Conde en avait une seule, la même pour tous. Et posséder des baskets de marque, aujourd'hui, c'est devenu une question vitale pour ces jeunes gens.

**Dans l'Automne à Cuba, où il est question d'un vrai-faux tableau de Matisse, le ton était différent. On vous sent plus mélancolique dans Hérétiques...**

**LEONARDO PADURA** Ce roman est effectivement plus dramatique. Mais ce n'est pas dû qu'à l'environnement, à la société. Conde a vieilli. Il est plus fatigué, plus désenchanté. Il doit gagner sa vie comme il peut depuis qu'il n'est plus flic. Son regard sur la vie s'en ressent.

**Mario Conde serait-il nostalgique ?**

**LEONARDO PADURA** Quand tu as cinquante ans, la nostalgie est un élément intrinsèque de ta vie. Tu éprouves la nostalgie de l'époque où tu pouvais toucher tes pieds avec tes mains. Quand tu avances dans la vie, tu idéalises le passé. Avec le recul, je mesure que ma

génération, celle des années 1980, a connu beaucoup d'opportunités, mais nous ne le savions pas. Certes, il se passait des choses graves, mais je me souviens de cette époque comme la plus heureuse de ma vie. Je crois que c'est la même chose pour Conde.

**Il lui reste l'amitié. Celle qui traverse les époques, résiste à tout...**

**LEONARDO PADURA** Sans ses amis, sans ces personnes avec qui il partage sa vie, Conde ne serait pas le même homme. Ils se retrouvent autour d'un rituel, celui du sentiment d'immortalité que procure l'amitié, un rituel vital à l'intérieur de ce cercle qu'ils se sont créé pour vivre et survivre. Cela correspond au sentiment grégaire qui nous singularise. Le Cubain vit en groupe. Chaque acte de sa vie participe de cette socialisation, c'est une pratique culturelle innée. Chez les adolescents, on peut y voir de la spontanéité. Ils se déplacent en groupe, font tout en groupe. Peut-être que Conde et sa bande sont restés d'éternels adolescents !

« **L'art est pouvoir** », écrivez-vous. **Pouvoir ou contre-pouvoir** ?

**LEONARDO PADURA** Si on en a une lecture politique, il est un contre-pouvoir. Si on en a une lecture esthétique, humaine, il est pouvoir. L'art a le pouvoir d'attraper la vie, de créer la beauté, de la communiquer. Qu'un tableau du XVI<sup>e</sup> siècle soit admiré depuis sa création, c'est un sacré pouvoir, non ?

**Les artistes seraient-ils dangereux ?**

**LEONARDO PADURA** Non, ils sont nécessaires. Si l'art n'existait pas, il n'y aurait pas de civilisation. L'expression de l'esprit à travers l'art est l'un des grands buts de l'humanité et l'une des manifestations de civilisation.

Une œuvre d'art ne change pas le réel. Elle nous aide à l'appréhender, à le comprendre dans sa continuité historique.

**Parlons de Cuba...**

**LEONARDO PADURA** C'est un pays complexe, difficile d'expliquer. Il faut connaître sa réalité pour le comprendre. Et encore... Beaucoup de contrastes traversent les strates de la société. Depuis deux cents ans, depuis que Cuba est indépendante, la présence, l'importance, le rayonnement de la création artistique dépasse de loin la taille de l'île. Cuba a fourni des poètes, des écrivains, des peintres, des musiciens au monde entier. Je lis en ce moment *les Rois du mambo* d'Oscar Hijuelos. Je mesure l'apport de la présence des musiciens cubains à Paris dans les années

trente. C'est passionnant. Ajoutez à cet environnement culturel fort un facteur politique majeur : Cuba est le seul pays de la région à avoir vécu une révolution. Qui dit révolution dit changement, passions en mouvement. Nous avons traversé une période de restrictions et nous ignorons quel sera notre futur. En 2018, Raul Castro devrait laisser le pouvoir. Qui va lui succéder ? Que va-t-il succéder ?

**Quel Cubain êtes-vous ?**

**LEONARDO PADURA** Je n'ai jamais été effleuré par l'idée d'immigrer, même quand je n'avais plus un sou en poche parce que j'appartiens à ce monde. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas voyager... Je vis dans la maison où je

suis né. Ma femme et moi vivons dans cette maison construite par mon père, dans ce même quartier de La Havane, Mantilla, où mon grand-père et mon arrière-grand-père vivaient. J'ai une relation passionnée avec cette géographie et ces personnes. J'ai la chance d'avoir été publié dans le monde entier, et à Cuba, bien sûr. D'avoir gagné des prix prestigieux, mais là où humainement je me retrouve, c'est ici, à Cuba. Je suis ce lieu et ce lieu est moi.

**Vous avez la citoyenneté espagnole...**

**LEONARDO PADURA** On me l'a offerte. J'ai la double nationalité. Mais je suis un indémodable Cubain et je le resterai toujours. ●

**ENTRETIEN RÉALISÉ ET TRADUIT PAR  
MARIE-JOSÉ SIRACH**

« **Si l'art  
n'existait pas,  
il n'y aurait pas  
de civilisation.** »

**LEONARDO PADURA**

## Rembrandt, la révolution. et Dieu dans tout ça ?

**CRITIQUE** D'Amsterdam à La Havane, d'hier à aujourd'hui, des trajectoires humaines en quête de liberté.

### **HÉRÉTIQUES, de Leonardo Padura.**

Traduit de l'espagnol par Elena Zayas.  
Éditions **Métaillé** 620 pages, 24 euros.

**I**l existe deux cimetières juifs à La Havane. Plutôt en mauvais état. Mais ils témoignent d'une histoire méconnue quand, au début du siècle dernier, de nombreux juifs fuyant les pogroms en Europe s'étaient installés à Cuba. Dans les années 1930, et bien après la guerre, il existait un quartier juif ouvert aux quatre vents.

En 1939, le *Saint-Louis*, en provenance de Hambourg avec 900 juifs à son bord, s'apprête à accoster à La Havane. Mais le président cubain d'alors entame une odieuse tractation avec les passagers et fait grimper les prix pour l'obtention d'un visa. Une semaine durant, le bateau restera ancré au large du port. Et repartira vers l'Allemagne avec ses passagers qui finiront leur terrible périple dans les camps de la mort. Daniel Kaminsky a tout juste neuf ans. Ses parents et sa petite sœur ne débarqueront jamais malgré le tableau de Rembrandt qu'ils ont avec eux, dans leur famille depuis quatre cents ans.

Construit comme un triptyque, *Hérétiques* se déploie à travers trois histoires, qui s'emboîtent au fur et à mesure que Mario Conde, l'ancien flic reconverti en bouquiniste, dévide le fil d'un récit qui explose les repères de l'espace et du temps. La recherche du fameux Christ de Rembrandt est bien plus qu'un prétexte. Elle est le point d'ancrage d'une histoire qui tague au fil de personnages croisés tout au long du récit, tous en rébellion contre le dogme, qu'il soit religieux, politique, prêts à franchir tous les obstacles pour s'émanciper. Les réflexions chuchotées dans l'atelier entre le maître, Rembrandt, et le haham Manasseh Ben Israël percutent de plein fouet les échanges joyeux et alcoolisés de Conde et de sa bande. À Amsterdam comme à La Havane, c'est l'exercice de la liberté individuelle, du libre arbitre qui fait l'objet de tous les débats.

Conde, qui traverse la crise de la cinquantaine à la sauvette, ne veut pas lâcher prise. Il semble dépassé par ces jeunes gens qui traînent leur mal de vivre Avenida G, par ce qui l'entoure, par cette ville bruyante et abîmée qu'il ne reconnaît plus. Mais il trouve chez certains de ces mêmes des sursauts d'indignation révélateurs. Conde y voit peut-être un signe. Nous y voyons l'honneur d'un écrivain dont la lucidité et la clairvoyance permettent de refonder les idéaux de la révolution. ●

**M.-J. S.**



AVEC BRIO, L'AUTEUR DÉTOURNE LES LOIS DU ROMAN. PHOTO MARTIN BUREAU/AFP

LITTÉRATURE

## Emma Bovary ne devrait pas aller sur le Net

Éric Reinhardt brode, sur la trame du chef-d'œuvre de Flaubert, des variations contemporaines désenchantées.

## L'AMOUR ET LES FORÊTS, d'Éric Reinhardt.

Gallimard. 366 pages, 21,90 euros.

**O**n comprend tout de suite que le patronyme de l'héroïne du dernier livre d'Éric Reinhardt, Bénédicte Ombredanne, est éminemment romanesque. Sans avoir l'air d'y toucher, l'auteur joue avec les vieilles lois du genre ainsi qu'avec l'incertitude contemporaine autour du réel et de la fiction. Professeur de français à Metz, fidèle lectrice d'Éric Reinhardt qu'elle admire, Bénédicte Ombredanne lui poste une lettre. Il accepte de la rencontrer, au Nemours, en plein cœur de Paris. Cette mise en scène évoque l'intimité de l'auteur avec son personnage fait d'abord mine d'éviter l'autocélébration de l'écrivain, pour finir, malgré tout, sur son narcissisme négatif lorsqu'il se dépeint comme égoïste, orgueilleux et impuissant à sauver la pauvre Bénédicte Ombredanne.

### Le lecteur entre en empathie avec la victime

Le texte bifurque assez vite dans la narration, par la jeune femme, de sa vie privée et du calvaire quotidien qu'elle endure. Il est question de son existence de routine et d'ennui, d'un mari cadre supérieur médiocre et terriblement jaloux.

Ce conjoint malmène sans cesse une Emma Bovary d'aujourd'hui. Ses

accès de cruauté sont mis en relief. La férocité répandue sur les dialogues crée une empathie du lecteur pour la victime. Il dit je sans guillemets, en une série de phrases réitérées comme dans un interrogatoire. L'homme se définit dans le roman par ses expressions triviales, la bassesse évidente de ses pensées. Bénédicte Ombredanne, un temps soumise à cette fureur inquisitrice, se révoltera une fois en ouvrant l'écran de son ordinateur pour s'inscrire sur un site de rencontres. Elle y trouve le grand amour. Il durera une nuit. Elle devra retourner à sa vie de frustration.

La description des scènes de sexe semble délibérément banale. Quant au site susdit, il est l'objet de vifs sarcasmes de la part du narrateur qui flétrit le zapping relationnel propre à l'époque. La rencontre en ligne ne peut faire décidément le sujet d'un roman. Moralité: Flaubert à présent ne pourrait pas écrire *Madame Bovary*. C'est sans doute en creux ce qu'Éric Reinhardt entend signifier. Il fait vivre ses personnages dans une atmosphère renfermée qui n'est bientôt plus respirable. Une des manières de renouveler l'air ambiant consiste à pousser à bout le destin des personnages. Bénédicte Ombredanne meurt à l'hôpital. Son mari refuse de la vêtir dignement. Dès lors, le romancier le décrit ainsi: « *On avait l'impression que c'était un petit monsieur, un minuscule contrôleur de la SNCF, chauve et alcoolique, irascible.* » ●

MURIEL STEINMETZ

ÉRIC  
REINHARDT :  
« J'AI QUASIMENT  
À CHAQUE FOIS L'IDÉE  
D'UNE FORME. JE NE  
PEUX PAS COMMENCER  
UN LIVRE SANS. »